

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 9 (1912)
Heft: 10

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

pour tout ce qui concerne la rédaction
à M. GUBLER, à Belmont (Boudry)
Neuchâtel.



pour les annonces et l'envoi
du journal
à M. Aloys MERCIER, à Penthaz.

NEUVIÈME ANNÉE

N° 10

OCTOBRE 1912



OCTOBRE

On a rarement vu un mois d'août aussi mauvais que celui de cette année ; de la pluie et toujours de la pluie. Pendant ce mois, géné-

ralement si sec, il est tombé à Belmont 253 millimètres d'eau, plus que le quart de la quantité de toute une année normale. Les plantes fourragères s'en trouvaient fort bien ; aussi malgré la saison avancée, une multitude de fleurs

invitaient nos butineuses à des visites : les trèfles blanc et rouge, l'esparcette, la dent-de-lion même, qui rêvait probablement du renouveau, émaillaient nos prés, la chicorée sauvage ornait les bords des chemins, la salivaire, l'épilobe, l'eupatoire peuplaient nos marais, et dans nos forêts les ronces et les bruyères étalaient leurs charmes, mais nos pauvres bêtes étaient condamnées aux tortures de Tantale ; elles étaient du reste logées à la même enseigne que les agriculteurs qui se voyaient frustrés de leur beau regain que l'éternelle pluie faisait pourrir sur place. Au lieu d'extraire le miel des ruches, les apiculteurs étaient obligés d'extraire de leur portemonnaie force pièces jaunes pour sauver leurs abeilles d'une mort cruelle.

Pendant le mois d'octobre, il n'y a pas grand'chose à faire dans nos ruchers ; l'apiculteur avisé a pourvu ses bestioles du nécessaire en août et septembre et il ne lui reste qu'à les visiter de temps en temps pour voir si elles ne sont pas incommodées par des souris, des oiseaux ou quelque autre ennemi.

C'est certainement le bon moment pour planter à proximité du rucher quelques saules marsaults, et sur une plate-bande des bulbes de crocus, de scilles et de jacinthes ; ces plantes fourniront dès les premiers jours du printemps une quantité de pollen frais, si précieux.

Dans le numéro d'août nous avons dit que les 6500 grammes d'augmentation que M. Mayor indiquait le 28 juin était probablement du miellat ; il paraît que nous nous sommes trompés, car nous avons reçu un échantillon de ce miel et nous déclarons que ni la couleur (jaune clair), ni l'arome de ce produit n'indiquent cette provenance ; au contraire, c'est un miel délicieux que nous taxons de toute première qualité.

Le rucher de M. Mayor a une situation exceptionnellement favorable, entre la plaine et la montagne ; à peine 1500 à 2000 mètres le séparent des belles prairies du Bullet et de la Cochère où ses abeilles trouvent après la miellée du bas encore une riche pâture.

Ur. GUBLER.

ASSURANCE CONTRE LA LOQUE DANS LE JURA BERNOIS

Des visites mouvementées.

Le *Bulletin* a publié in extenso les statuts de l'Assurance contre la loque organisée l'an dernier par la Fédération des apiculteurs jurassiens. Cette institution, dont l'honneur revient pour la plus grande part à M. Chausse, notre inlassable inspecteur de la loque et président de l'Erguel-Prévôté, qui s'est montré outre l'homme actif que nous connaissions, un organisateur hors pair, est entrée en vigueur ce printemps. Dans chaque région, des surveillants ont été désignés ; ils ont eu à faire une revue minutieuse de toutes les ruches des sociétaires, et, autant que possible, des non-sociétaires, pour arriver à établir un véritable inventaire de la maladie. Les ruchers atteints n'étant pas admis dans l'assurance avant guérison, cette visite s'imposait doublement.

Il y a eu des surprises ; c'était à prévoir. Telle contrée, considérée jusqu'ici comme absolument indemne, s'est montrée fortement atteinte ; tel rucher prospère a révélé des tares insoupçonnées, ce qui fut le cas, par exemple, pour le rucher de M. G., à Bellelay. Si je cite celui-là plutôt qu'un autre, c'est qu'il offre un intérêt particulier.

Ce rucher avait été visité au printemps par un apiculteur de la partie allemande du canton, qui y avait trouvé la loque et avait de son chef détruit, sauf erreur, deux ruches, ce dont M. Chausse fut avisé après coup. Sur quoi M. Chausse vint me trouver et me dit : « Puisque tu es surveillant de cette région, prends ton voile et ton parapluie (cette année on ne sort pas sans parapluie) et allons voir ce qui se passe là-haut. » Ce qui fut fait.

Nous trouvons à Bellelay des ruches en pleine activité, très fortes à en juger de l'extérieur, où la fièvre des allées et venues produit une véritable bousculade. Les vastes prairies et pâturages du plateau élevé de Bellelay sont tapissés de fleurs, et le miel, à ce qu'on devine, arrive dans cet heureux rucher comme un ruisseau. Cependant, M. Chausse interroge, et surtout ouvre l'œil, qu'il a bon. Tout à coup, il avise une vieille caisse laissée dehors, à côté du rucher. « C'est, dit M. G., une ancienne ruche dont la population a péri, il y a quelques années déjà. Il y reste quelques vieux rayons. » « Oh ! oh ! dit M. Chausse, il faut voir cela. » En chroniqueur véridique, je devrais placer ici l'expression : fourrer mon nez là-dedans, plus authentique ; mais c'est un détail. Un à un les rayons sont retirés, et, ce qu'ils révèlent, on le devine : la loque, l'affreuse loque, bien caractérisée, avait fait périr il y a des années la malheureuse colonie logée là, et, depuis lors, cette caisse maudite restait comme un foyer d'infection toujours menaçant. Au moins, pensons-nous, ces belles ruches si actives ne sont pas atteintes. N'en croyez rien : une des plus belles, qui avait rempli presque sa hausse, était lamentablement loqueuse. Il fallut se résoudre, le cœur navré, à enlever tous les rayons de couvain, bondés de miel sur les bords, et à tout brûler. Ah ! ce n'était pas un feu de joie, celui que nous fîmes brûler pendant deux heures dans le jardin de M. G., et qui dévora outre cette caisse de malheur, une quantité de vieilles ruches de paille suspectes, et, par-dessus tout cela, arrosés de pétrole, ces pauvres rayons de couvain contaminé que nous aurions tant voulu pouvoir sauver. La ruche malade, réduite à l'état d'essaim et traitée, sera visitée de nouveau. Quant aux mesures de désinfection et de lavage, écurage à fond, etc., il faut avoir vu là M. Chausse à l'œuvre pour savoir ce que c'est qu'un travail pareil fait consciencieusement.

Aux Genevez, où nous devions nous rendre par la même occasion, tout marchait normalement, et nous eûmes la surprise de trouver là, le 6 juin, à plus de 1000 mètres d'altitude, des hausses en bonne voie de se garnir. La fenaison ne commençant guère, là-haut, avant le 10 juillet, on peut penser quelles espérances faisait naître un pareil début. Inutile d'ajouter que juin, maussade, pluvieux et froid, s'est chargé de les anéantir. On peut cependant conclure de tout

cela deux choses, c'est d'abord que, dans le Jura, même aux grandes altitudes, la miellée peut, certaines années, donner de très bonne heure, et que ces mêmes hautes altitudes ont parfois plus de miel que le fond des vallées. Mais cela ne tiendrait-il point un peu à ce que nos vallées sont surpeuplées d'abeilles ? Il y a quelques années, nous avions certainement plus de miel qu'aujourd'hui. Quand vient le miellat, il y en a assez pour tout le monde ; les fleurs, c'est autre chose : quand la même touffe de sainfoin est visitée cinquante fois pendant la journée, le butin doit finir par devenir maigre.

A Tavannes même, les visites de ruchers furent pleines de péripéties ; faut-il les raconter ? Ouvrir une ruche, dix, vingt, cent même, est-ce donc un exploit dont le souvenir doit être confié à l'histoire ? Les toutes premières fois qu'on l'accomplit, on serait tenté de le croire ; mais après vingt-cinq ans de pratique, on n'en est plus là. Et pourtant, qu'on se le rappelle, on ne sait jamais, en ouvrant une ruche, si ce simple geste n'est pas le point de départ de toute une aventure, peut-être de tout un drame. Je commençai à faire cette réflexion lorsque, visitant vers la fin de mai un des ruchers du village, un joli rucher bien ombragé par de jeunes sapins, je vis tout à coup, à quelque distance, une brave femme qui travaillait au jardin faire des gestes désespérés en poussant des cris perçants. On sait ce que ça veut dire, n'est-ce pas ? Lui conseiller de se retirer avec le moins de mouvements possible, c'est bon à dire ; aller au secours de la personne attaquée, c'est rendre la situation pire encore : vous entraînez avec vous des nuées d'abeilles qui iront renforcer les assaillantes. Bref, la malheureuse femme réussit à rentrer chez elle, plus morte que vive, et se croyant probablement perdue. L'affaire n'eut point de mauvaises suites, heureusement ; mais depuis lors, quand j'ai à faire une longue visite, j'inspecte d'abord les environs. Et d'une.

Le lendemain, autre rucher à visiter. Oh ! un tout modeste : trois colonies dans un enclos où des lapins prennent leurs ébats. Allons-y bien prudemment. La première se laisse faire sans protester. J'ouvre la deuxième, qui le prend en très mauvaise part. Quelques dards dans mes mains et la musique que j'entends autour de moi me le disent clairement. Allez-y seulement, pauvres petites : on est recuit, et on pourra bientôt dire comme M. Ruffy : Elles ne trouvent plus à piquer que dans les vieux trous. Mais qu'est-ce donc qu'ont ces pauvres lapins ? Ils se précipitent d'un bout à l'autre de l'enclos en poussant de petits cris et en frappant le sol des pieds de derrière, comme ils font, vous savez, pour dire qu'ils ne sont pas du tout contents. Et il y avait de quoi ! Les malheureux étaient poursuivis, harcelés, que c'était une pitié. Moi qui ne peux jamais rire quand je

vois d'honnêtes gens piqués, et qui ai encore plus pitié des bêtes j'étais navré. La porte de l'enclos fut ouverte toute grande, et ce fut une fuite désespérée dans les herbes. Et de deux !

Le jour suivant, maugréant contre le sort qui m'avait fait surveillant de ruches, je me rendais à un troisième rucher. Bien que j'eusse lu tout dernièrement que les expériences ne servent à rien, vu qu'on ne profite ni des siennes propres, ni de celles des autres, je me promettais bien de profiter des miennes, et d'user de plus de précautions que jamais dans mes manipulations. Point trop de hâte, point de heurts ni de secousses, me disais-je sagement. Bien ! le plus exigeant de nos maîtres n'y trouverait rien à redire, et M. Ruffy ne manquerait pas de déclarer qu'en y allant ainsi on peut se passer de fumée. Comme je ne m'y fie guère, l'enfumoir est là, et il marche bien. Cinq colonies y ont passé, toutes belles, populeuses et en train de remplir leurs greniers. Voyons cette sixième, logée seule en pavillon au milieu d'un grand poulailler. Le propriétaire m'avertit que le système de pavillon n'est pas commode, et que les visites y sont difficiles. Des poules ont pris possession de quelques compartiments vides et y font leurs œufs ou se proposent d'y couvrir. M. B. les met à la porte, je crois un peu trop brusquement, car les bonnes bêtes s'en vont faire part dehors, à leurs compagnes, à grands cris indignés, de leur opinion sur cette violation de domicile. Sans trop nous en inquiéter, nous commençons notre travail. La colonie est superbe, mais les rayons viennent avec peine. Nous sommes joliment piqués ; qu'est-ce que cela fait ? Le couvain ne laisse rien à désirer ; c'est l'essentiel. Mais que se passe-t-il dehors ? Nos deux poules expulsées sont-elles en train de fomenter une révolte ? Maintenant, dans la gent emplumée, tout le monde crie à la fois. Je me lève d'un bond. « Elles sont piquées, dis-je à M. B. » Elles l'étaient en effet, mais d'une façon que je n'oublierai pas de ma vie ; il faut l'avoir vu pour y croire. Les poules couraient affolées, et chacune d'elles était poursuivie par un essaim furieux. De la ruche que nous visitions, les abeilles sortaient en masse serrée, absolument comme si elles avaient essaimé : elle a dû se vider aux trois quarts. Malheureuses bêtes ! Que faire ? Ouvrir le poulailler, sans doute, comme aux lapins ; mais dans l'affolement, la sortie prend bien du temps : les pauvres poules ne voient pas l'issue qui est leur salut. A peine dehors, l'une d'elles reste étendue sans mouvement. Elle est morte, sans doute étouffée. Le coq, la crête hérissée d'aiguillons, court se réfugier dans la cuisine de sa maîtresse qui, sans pouvoir lui porter secours, doit fuir à son tour. Près d'une maison voisine, un ouvrier occupé à établir une clôture se débat comme un possédé, ce qu'un homme de soixante-cinq ans ne fait pas sans de sérieuses raisons. Le lende-

main, je rencontrais ce même ouvrier, un œil fermé, le visage tout de travers. « Vous avez été bien piqué? lui dis-je avec sympathie. » « Oh ! ça ne fait rien ; M. J. m'a donné une rudement bonne goutte ! » Toutes les bonnes gouttes n'auraient pas empêché pourtant quatre des poules de M. B., plus le coq, de passer de vie à trépas. Ce qui me surprend le plus, c'est que les autres se soient tirées d'affaire. Cette fois j'en avais assez, et je devais avoir, en rentrant chez moi, la mine d'un homme qui vient de commettre un crime. « Fera ces visites qui voudra, pensais-je ; je ne m'en mêle plus. » Et de trois.

Trois jours après, croyant avoir bien choisi mon moment, je me trouve pourtant chez M. R., qui m'avertit que ses abeilles sont méchantes, et qu'il n'en approche que muni d'un bon voile, d'une blouse hermétiquement fermée aux manches et de gants qui défieraient des flèches empoisonnées. Ça promet.

Eh bien, cela n'alla pas trop mal. Méchantes, bien sûr elles l'étaient les abeilles de M. R., et à un degré peu ordinaire, mais après les aventures précédentes, je trouvais bien douces des bestioles qui se contentaient de lacérer de leurs dards les intrus seuls qui violaient leur domicile. Tout se serait borné là si Mme R. elle-même n'était arrivée, visage découvert, portant un rayon, malgré nos avertissements. Ces choses se paient ; mais Mme R. non contente de se montrer vaillante, se montra spirituelle et gentille, et tout finit dans un éclat de gaieté quand elle dit à son mari, tout en frictionnant ses piqûres : « Ce soir, en rentrant, tu trouveras une jolie petite femme toute rondelette. »

Les autres visites se passèrent sans incident ; mais en voilà assez pour un seul homme, n'est-ce pas ?

Du miel, chez nous, il n'y en a pas.

On ne peut pas tout avoir.

E. FARRON.

LES EXPÉRIENCES D'UN DÉBUTANT

(SUITE)

(Voir page 228 de 1911)

Il paraît, mon cher débutant, que vous avez douté de l'efficacité de mon système de claustration malgré les preuves surabondantes que je croyais vous en avoir donné ? Moi ? mais non ! Pardon. J'ai reçu en effet de l'administration du *Bulletin*, en date du 18 mai dernier, une carte postale rédigée en ces termes :

« Cher monsieur,

« *Les lecteurs du Bulletin seraient heureux de connaître la suite*

de vos expériences et notamment le résultat de votre dernier hivernage ?

« Recevez, je vous prie, mes bonnes salutations.

« Signé : BRETAGNE. »

J'ai hésité, pendant plusieurs mois, à répondre à cette invitation. Aussi bien j'ai le sentiment qu'au nombre de mes lecteurs il en est qui me trouvent « rasant » pour me servir de l'expression consacrée. Mais ce qui a fini par venir à bout de mes scrupules c'est la pensée que la catégorie des abonnés du *Bulletin* que la lecture de ma prose horripile est précisément celle que je ne voulais pas atteindre, puisqu'il était bien convenu que je m'adressais aux jeunes, aux débutants. Et alors je m'exécute.

Pour le dire en passant, je comprends votre hésitation. Vous avez appris qu'on reproche à la ruche que j'ai perfectionnée d'être *très compliquée* et beaucoup *trop chère*. On a même été jusqu'à émettre l'avis que cette ruche avait été, par réaction, la cause déterminante du concours organisé, en 1912, par la Fédération vaudoise des apiculteurs, relativement à la conception d'une ruche dite *Economique*. Puis, il s'est trouvé des professionnels, j'en connais un que je pourrais désigner par son nom, qui ont déclaré doctement que la ruche à sous-sol claustrant n'était pas *pratique*. C'est par ce mot, du moins, qu'on a répondu à un jeune apiculteur qui demandait à certain professionnel ce qu'il pensait du sous-sol claustrant.

Ces critiques vous ont impressionné, ont ébranlé votre confiance, mon cher débutant, c'est humain. Je vais donc essayer de vous rassurer et, pour cela, commencerai par réfuter mes contradicteurs. Puis, nous pourrons conclure, si vous le voulez bien.

1^o On a reproché à cette ruche d'être *très compliquée*. A cette affirmation, je réponds :

Ici bas, tout résultat quelconque est le produit d'un effort, d'un travail, *on ne fait rien avec rien*, pour me servir d'un cliché connu. S'il pouvait en être autrement la recherche de la résolution du problème du mouvement perpétuel ne serait pas une utopie, et les esprits, déséquilibrés, qui s'y adonnent auraient mille fois raison.

Non, un Etre seul a été capable de faire quelque chose avec rien, c'est-à-dire de créer au sens propre du mot. Cet Etre, c'est Dieu. Au haut de l'échelle qui figure pour moi l'évolution du monde physique, telle qu'elle s'est produite depuis l'origine des temps à nos jours, je distingue la *matière* créée par Dieu. Au sommet de la deuxième échelle qui symbolise à mes yeux l'évolution du monde intellectuel, je vois l'*esprit* créé par Dieu. A la cime enfin de la troisième échelle qui représente pour moi l'évolution du monde moral, je dis-

cerne la *conscience*, cette flamme sainte qui brille dans les ténèbres du doute, a dit Gaston Frommel.

Matière, Esprit, Conscience sont donc des produits divers de la puissance créatrice de Dieu, c'est-à-dire ont été faits avec rien. Nous, simples mortels, nous sommes incapables de créer quoi que ce soit, dans quel ordre d'idées que ce soit. Dieu seul est Créateur. Ce mot n'existe que pour Lui. Mais ce que Dieu nous a permis, c'est d'asservir la matière, de la transformer, de l'utiliser pour nos besoins. Il nous a permis aussi de développer l'Esprit pour satisfaire les aspirations intellectuelles innées, de même qu'Il nous donne d'entendre la voix de la Conscience afin que nous progressions dans le chemin ardu qui doit nous conduire à la perfection morale. Quoi qu'il en soit, tout résultat réalisé par nous dans ces trois ordres d'idées, matériel, intellectuel ou moral, est le prix d'un effort persévérant, du *travail* en d'autres termes.

Voilà ce qu'il convient de ne jamais oublier. Si donc, dans le domaine matériel, par exemple, je suis soumis à la loi inexorable du travail, il est naturel que je cherche à simplifier ce travail d'une manière générale, à limiter l'effort, à le rendre moins pénible, plus rapide aussi, en me forgeant un outillage plus perfectionné. C'est mon droit. Que dis-je, je considère que c'est mon devoir comme membre solidaire de la grande famille humaine. Eh bien, mon cher débutant, c'est précisément ce que je me suis efforcé de réaliser pour ce rameau de notre activité qui s'appelle l'apiculture. J'étais libre de suivre les chemins battus, d'emboîter le pas à mes devanciers, autrement dit de travailler plus péniblement avec un outillage plus rudimentaire. J'ai préféré perfectionner cet outillage, diminuer l'intensité de l'effort à produire, me rendre le travail plus facile, plus agréable aussi, et par surcroît plus attrayant et plus lucratif. Et, comme l'expérience a confirmé mes espérances, j'estime que la soi-disant complication de cet outillage perfectionné est pleinement justifiée, que dès lors le reproche qu'on lui adresse n'est pas fondé.

2° On a allégué aussi que cette ruche était trop chère.

Alléguer, c'est très joli, très facile aussi, c'est le grand art des avocats. Mais une affirmation n'a de valeur qu'à la condition de s'étayer sur des preuves. En a-t-on fourni des preuves à l'appui de cette critique ? Aucune. Dans ces conditions, je puis me borner à maintenir la justification du surcroît de dépense telle que je l'ai fournie antérieurement.

3° Le reproche d'avoir provoqué, par réaction, le concours organisé en 1912 par la Fédération vaudoise des apiculteurs, concours qui nous a dotés d'une nouvelle ruche dite *économique*, n'est pas mieux fondé que les précédents. Pour en démontrer l'inanité il suf-

fira de rappeler, mon cher débutant, que l'idée du concours avait été émise et discutée bien avant que les lecteurs du *Bulletin* eussent entendu parler de mon système de claustration et des perfectionnements que j'ai jugé utiles d'apporter à mes Dadant-Blatt. C'est, du moins, ce qui m'a été affirmé catégoriquement par un apiculteur bien placé, je le sais, pour me renseigner sur ce point.

Et puisque nous parlons *Ruche économique* qu'il me soit permis, mon cher débutant, de vous dire ce que j'en pense, et aussi ce que j'ai retenu de l'échange d'idées que l'annonce de ce concours a provoqué dans notre organe officiel, dans le *Bulletin*.

Sauf erreur ou omission de ma part, cet échange d'idées s'est borné à rompre une lance en faveur du maintien de l'unification du cadre du corps de ruche. Cette unification a de l'importance, certes, je me garderai de le contester ; elle en a beaucoup sans aucun doute. Mais est-elle donc d'une importance si primordiale que toutes les autres questions dussent-être écartées ou passées sous silence ? Cela ne me paraît nullement démontré. Au nombre de ces questions négligées dans la discussion, je ne veux en signaler qu'une, mais qui est, à mes yeux, d'une importance très grande, plus grande même que celle des dimensions du cadre, j'entends celle de l'*hygiène* du logement offert à la colonie dans la *Ruche économique*.

La question « logement » ne revêt-elle pas la plus haute importance quand il s'agit de l'homme ? Les logements froids insalubres, ne constituent-ils pas le milieu favorable par excellence pour le développement et la vitalité des microbes malfaisants qui font la guerre à la race humaine, de celui de la tuberculose entre autres ? Il paraît banal de le rappeler ici. Pour ce qui me concerne, j'attache le plus grand prix à la salubrité du logement que j'offre aux miens. J'affecte au loyer de ce logement une somme élevée, c'est pour moi une dépense de luxe. Eh bien, ce luxe-là, je le confesse, non seulement je ne le regrette pas, mais je n'y renoncerais que le jour où mes ressources ne me le permettraient plus. Qu'en est-il des écuries, des étables, dans lesquelles nous gardons nos animaux domestiques ? Ne vise-t-on pas à les rendre toujours plus salubres, plus hygiéniques, c'est-à-dire mieux aérées, moins humides, plus chaudes dès lors ? Oui, n'est-ce pas ? Et alors, quand il s'agit de nos abeilles nous chercherions à réaliser des économies pour ce qui est de leur demeure ? Nous demanderions une ruche qui ne coûte pas cher, qui, par conséquent, exposera nécessairement nos colonies aux funestes conséquences résultant des rigueurs et des variations, aussi soudaines que nuisibles, de la température ?!

Ces conséquences, on dirait vraiment que nous ne les connaissons pas ! Est-ce que la ruche économique, c'est-à-dire froide et dès lors

forcément humide, s'aérant difficilement, n'aura pas pour effet certain de provoquer la dysenterie, tout d'abord ? Sans aucun doute. Est-ce que les colonies affaiblies par la dysenterie nous permettront de sélectionner des races d'abeilles robustes dont la vigueur et la vitalité triompheront de la terrible maladie qui décime les ruchers mal compris ou négligés, de la loque pour l'appeler par son nom ? Certainement pas. Exercer une surveillance effective des ruchers, détruire d'office les colonies reconnues loqueuses, c'est bien. Supprimer le mal dans ses manifestations, c'est bien assurément. Mais cela suffit-il ? Non pas. Ce qui est plus important encore, c'est de tenir compte, dans cette lutte, de l'expérience scientifique.

Or nous savons aujourd'hui que la question capitale, autour de laquelle gravitent toutes les autres questions qui ont pour but la conservation et l'amélioration de la santé des êtres animés, c'est de rendre leur organisme aussi *vigoureux* et *résistant* que possible. Chez l'homme, par exemple, les microbes bons et mauvais pullulent. Ce qui est essentiel ce n'est pas tant de chercher à détruire les microbes malfaisants que d'accroître la vigueur et la force de résistance des bons microbes, afin que dans les luttes qu'ils se livrent dans notre corps ce soient les bons qui remportent la victoire. Et alors, revenant à nos chères abeilles, je dis que ce qui importe *avant tout* c'est d'élever des races de butineuses très vigoureuses et très résistantes.

Car, en fin de compte, on n'aura pas supprimé la loque parce qu'on détruira bon an mal an un certain nombre de ruches loqueuses. *Nous n'empêcherons jamais la loque de se déclarer spontanément dans un milieu favorable.* Nous n'empêcherons pas davantage nos abeilles de butiner sur les fleurs qui auront été visitées auparavant par des abeilles malades. En d'autres termes, nous n'empêcherons jamais nos abeilles de transporter dans nos ruches le microbe malfaisant qui se sera attaché à leurs pelotes de pollen ou à leurs antennes. Par conséquent, il importe au premier chef que nos colonies soient robustes, d'une vigueur et d'une résistance à toute épreuve, afin que le microbe de la loque, introduit fatalement dans nos ruches, ne puisse pas s'y développer et engendrer la pourriture et la mort.

Là est la clef du problème que nous voulons résoudre. Et alors je ne puis me retenir de dire : Ah ! que nous sommes donc logiques, nous autres apiculteurs. D'une part, nous réclamons des mesures législatives énergiques pour détruire ce fléau, et, d'autre part, nous préconisons une *ruche économique*, c'est-à-dire un habitat froid, humide par conséquent et malsain, non hygiénique, *véritable foyer propagateur de la dysenterie et de la loque spontanée !?*

Eh bien, il ne s'est trouvé personne qui ait eu la pensée de relever cette inconséquence et ce danger dans le *Bulletin*, en un mot de crier *casse-cou* à la Fédération vaudoise. Voilà qui eût été, je le répète, plus important que la question de l'unification du cadre. Dussè-je être seul pour avoir le courage de mon opinion, sachez, mon cher débutant, que je considère la *ruche économique* comme une conception irrationnelle et des plus regrettables ; c'est un progrès à rebours. C'est la ruche de tous les déboires et de toutes les déceptions. Elle augmentera fatalement le nombre de ceux qui jettent le manche après la cognée. Pour moi, c'est la ruche *chère* par excellence. Elle durera jusqu'au jour où l'on constatera ses tristes conséquences au point de vue de la santé de nos ruchers et de la dégénérescence de nos abeilles, *sans parler de la diminution inévitable de la récolte en miel*, but final de la culture des abeilles.

Voilà ce que je pense de toute *ruche économique*, en tant que ruche isolée, exposée en plein air. Dans un pavillon fermé, abrité et bien orienté, elle pourra convenir, je le concède. Mais ailleurs, non.

(A suivre.)

BOSSET, professeur.

LES ABEILLES ET LES FLEURS

Les rapports qui existent entre les abeilles et les fleurs, rapports nombreux, nécessaires et voulus par la nature, les avantages qu'en retirent les deux parties, telle est la thèse que je veux développer avec vous aujourd'hui.

En examinant le rôle des abeilles dans la fécondation des plantes, en prouvant combien elles sont indispensables aux végétaux, nous verrons aussi comment, en retour de l'éminent service rendu par l'insecte à la fleur, celle-ci lui donne libéralement la nourriture sans laquelle le premier ne pourrait subsister.

Cette étude, quoique sommaire, nous fera toucher du doigt une des merveilles de la création ; elle nous montrera comment toutes choses ont été coordonnées pour se compléter et former le tout si admirable que nous avons sous les yeux.

Je n'ai pas la prétention de vous apporter des vues inédites, des lumières nouvelles, mais je voudrais vous intéresser en vous remémorant ce qui est oublié ou bien près de l'être, en vous rappelant les recherches et les découvertes aussi curieuses qu'intéressantes d'une foule de patients chercheurs. C'est dans ce but que j'ai réuni les notes ci-après. Mon seul mérite est donc de vous les rappeler.

*
*
*

Lorsque le premier couple reçut l'ordre de croître et de multiplier,

cette parole ne s'adressait pas à lui seulement, mais à toutes les autres créatures, aux animaux supérieurs comme à ceux d'un ordre moins élevé et aux végétaux aussi bien qu'aux êtres animés, puisque tous doivent croître et multiplier, sous peine d'anéantissement.

Le phénomène de multiplication ou de reproduction, pour être profondément modifié chez le végétal, n'en existe pas moins, aussi nécessaire, aussi important et parfois presque aussi actif que chez les êtres supérieurs. Comme ceux-ci, les plantes vivent, croissent, respirent, augmentent en nombre, puis disparaissent et, quoique dans l'impossibilité de se mouvoir, elles sont pourvues d'organes reproducteurs mâles et femelles, quelquefois réunis sur la même fleur, mais fort souvent aussi portés sur des plantes différentes, assez éloignées, ce qui nécessite un moyen de rapprochement, un véhicule quelconque qui transporte les éléments fécondateurs pour que l'accouplement puisse s'effectuer.

Si vous ouvrez un traité de botanique, vous y voyez que la corolle de la fleur entoure et protège une sorte de tige qui se dresse à son centre et qui a reçu le nom de pistil. Autour de ce pistil sont disposés de minces filets ordinairement blanchâtres, plus ou moins nombreux et plus ou moins longs, surmontés d'une masse rouge ou jaune qui est l'anthere. Ces filets sont les étamines et la matière qu'on voit sortir des anthères éventrées est le pollen. A la base du pistil se trouvent les ovaires, où se forment les graines, et le sommet de cet appendice a été appelé le stigmate. Le pistil est l'organe femelle de la plante ; les étamines en sont les organes mâles. Pour que la fécondation puisse avoir lieu, il faut que le pollen arrive au stigmate.

La fécondation des végétaux s'opère au moment de l'anthèse, soit quand les parties qui composent la fleur sont parvenues à leur développement parfait, quand les enveloppes florales s'épanouissent et découvrent les organes sexuels. Si toutes les fleurs étaient construites sur le même modèle et si toutes avaient le même degré de développement, les anthères entr'ouvriraient leurs loges au même moment pour laisser échapper le pollen qu'elles contiennent et celui-ci tomberait en masse sur les stigmates aptes à être fécondés. Mais il n'en est pas ainsi en réalité ; le plus souvent les organes mâles et femelles ne sont pas mûrs au même moment et alors la fécondation aurait bien des chances de ne pas être opérée si les insectes n'étaient pas là pour véhiculer le pollen.

Au moment précis où la fécondation peut se faire, le stigmate de certains végétaux se tuméfie, se recouvre parfois d'un enduit visqueux servant à retenir les grains de pollen, à favoriser leur gonflement et à mettre à nu sur la substance de l'organe, la matière qu'ils contiennent. Cette matière pénètre dans le stigmate, le traverse,

arrive au canal qui occupe le centre du pistil, puis se dirige vers l'ovaire pour entrer en contact avec le noyau générateur. Voilà, en deux mots, le mécanisme de la fécondation chez les plantes ; mais il est inutile de vous dire qu'ici, comme en tout, cette règle est confirmée par mille exceptions que je ne puis vous décrire, sous peine de sortir du chemin que je me suis tracé.

Chose curieuse, il a été remarqué que dans bien des cas, les fleurs ne peuvent pas être fertilisées par leur propre pollen, qu'elles le sont plus sûrement et deviennent plus fécondes aussi, si on leur fournit du pollen, emprunté à une fleur différente, de même espèce.

Le botaniste Hildebrand a observé ce fait sur une foule de plantes. Il a par exemple fécondé les fleurs de l'*Escholzia californica*, les unes avec leur propre pollen, les autres avec du pollen de fleurs placées sur la même plante ; d'autres enfin, avec du pollen provenant d'une autre plante ; il obtint, dans ces divers cas, des résultats variant de 0 pour les fleurs fécondées avec leur propre pollen à 24 grains pour celles fertilisées avec du pollen provenant d'une autre plante.

Bien plus, il est des cas où le pollen ne produit d'effet que s'il est transporté sur une fleur différente. Fritz Muller a signalé quelques plantes dont le pollen, placé sur le stigmate de leur propre fleur, agit ainsi que le ferait du poison.

Chez plusieurs, la fleur se fane et tombe, les grains de pollen et le stigmate qui entrent en contact se dessèchent, noircissent, se décomposent, tandis que d'autres fleurs, placées sur le même pied, mais non soumises au même traitement, conservent toute leur fraîcheur. On connaît des plantes en assez grand nombre, qui sont plus ou moins réfractaires à la fécondation par leur propre pollen ; il en est aussi qui, quoique pouvant se féconder elles-mêmes, voient cependant le pollen d'une autre fleur agir plus efficacement sur leurs organes. En voici un exemple frappant pris sur la tomate qui est, comme vous le savez, une plante à fleur hermaphrodite. Si, par hasard, les abeilles font défaut au moment de la floraison, les fruits ne nouent pas ou demeurent si petits qu'on ne saurait les utiliser. C'est ce qui arriva à un jardinier qui avait entrepris la culture forcée de cette plante ; ses 200 beaux pieds de tomates sous châssis semblaient lui promettre une magnifique récolte, mais il n'obtint que des fruits de la grosseur d'une noix, tandis que tout à côté, d'autres plantes, également sous châssis, mais rendus accessibles aux butineuses donnèrent de fort beaux produits.

Il existe en outre, chez les fleurs, un grand nombre d'appareils admirables, destinés à empêcher qu'elles puissent être fécondées par leur propre pollen. En premier lieu, on voit les étamines et le pistil

placés sur des fleurs différentes, soit sur le même individu, soit plus communément sur des plants différents. En second lieu, l'obstacle qui empêche l'autofécondation provient de ce que les étamines et le pistil n'arrivent pas à maturité en même temps. Dans quelques cas le pistil mûrit avant les étamines, comme cela arrive chez l'aristoloché dont la fleur présente un curieux spécimen de ce genre. Cette fleur forme un tube très allongé fermé, en sa partie la plus étroite, par des poils raides naissant tout autour de la corolle et ayant les pointes dirigées vers les ovaires, de sorte que cette fleur ressemble beaucoup à un piège. Les insectes entrant dans le tube à la recherche du nectar y pénètrent sans peine, mais lorsqu'ils veulent en sortir, la chose leur est impossible, car ils rencontrent les poils en question dont les pointes barrent le passage. Ces visiteurs restent donc prisonniers jusqu'à ce que le pistil dépassant le moment de la maturité, n'est plus apte à être fécondé. Les étamines qui mûrissent tôt après dans la chambre où sont retenus les insectes, couvrent ceux-ci de pollen et, comme les poils qui ferment le tube tombent en même temps, la liberté est rendue aux captifs qui peuvent aller porter sur le pistil d'une autre fleur moins avancée, le pollen dont ils sont couverts.

Je ne vous cite cet exemple, pris parmi une foule d'autres, que pour vous montrer de quelle sollicitude la nature entoure et favorise le croisement des espèces. C'est chez les végétaux, absolument le même fait que l'on retrouve chez les animaux ; la consanguinité produit un affaiblissement général et graduel se terminant ordinairement par la stérilité. La nature veut que des rapports sexuels s'établissent entre les plantes de la même espèce et elle a mis plusieurs moyens à leur disposition pour que ces rapprochements puissent avoir lieu. Ses principaux agents sont le vent, l'eau et surtout les insectes.

Si l'on peut citer le rôle de l'eau dans la fécondation de nombreuses plantes inférieures, l'action du vent pour la fructification des grands arbres de nos forêts ainsi que des graminées, celle de l'homme pour la fertilisation des dattiers et de diverses plantes de serres, il faut reconnaître que l'action prépondérante entre toutes est celle des insectes et de l'abeille surtout, puisqu'elle est en plus grand nombre, ce qui fait d'elle l'agent le plus actif de la fécondation des fleurs. Les fleurs du reste paraissent merveilleusement adaptées pour recevoir ces visites.

Les Anciens n'avaient que des idées bien vagues sur l'existence des sexes chez les végétaux, bien que pratiquant déjà, comme les Arabes de nos jours, la fécondation artificielle des dattiers. Ils savaient que les fleurs rendent des services aux insectes ; mais ce

n'est que tout récemment que l'on a pu connaître l'importance de ces services et la nécessité des insectes pour l'existence des plantes. En 1793 déjà, Sprengel a démontré les services énormes que les insectes rendent aux plantes ; il a fait remarquer que les fleurs ont adopté certaines formes et certaines couleurs pour attirer ces aides et qu'elles sont disposées de façon à tirer tout le parti possible de ces visites.

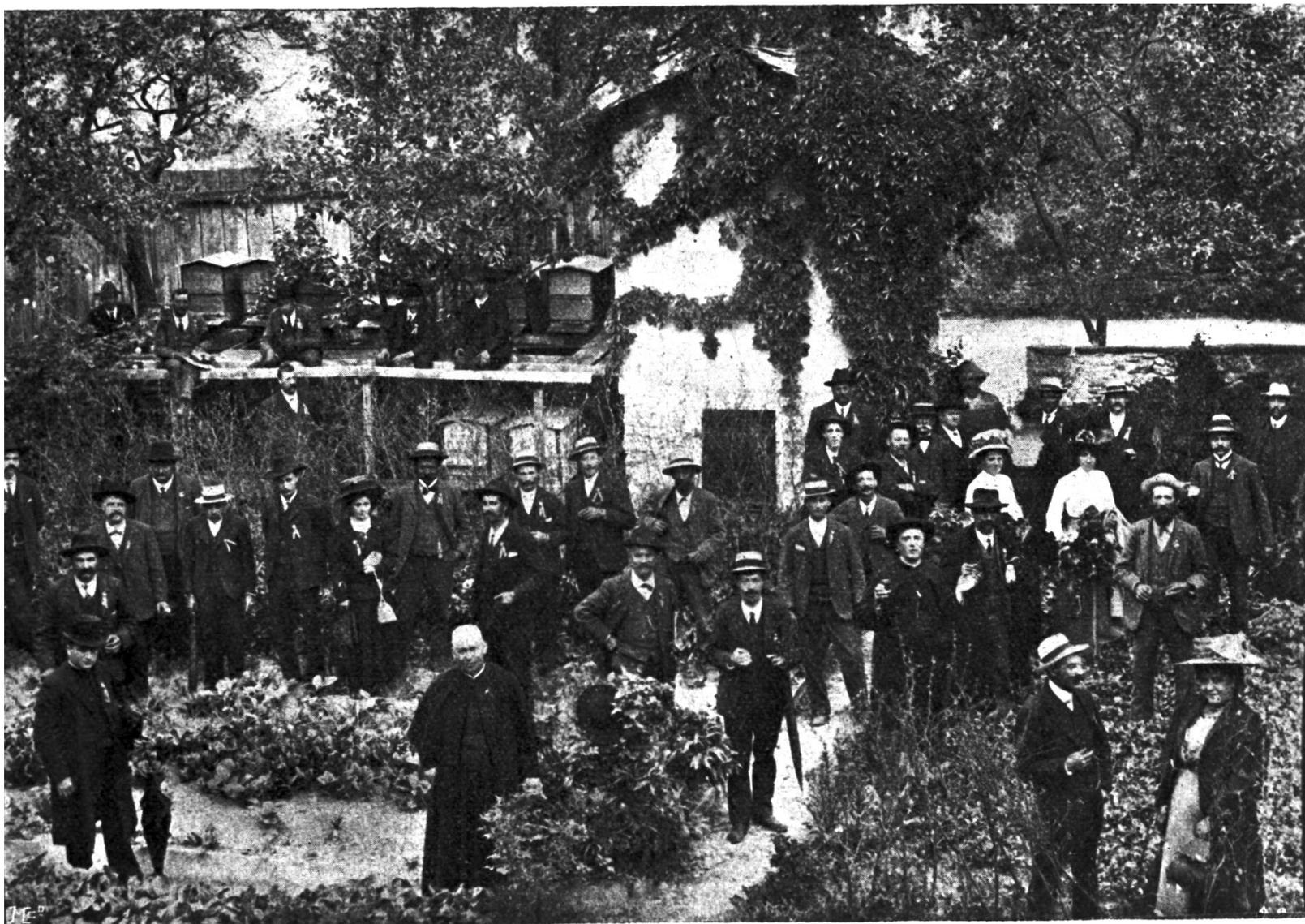
S'il n'y a pas d'exagération de dire que dans bien des cas les fleurs sont nécessaires à l'existence des insectes, on peut ajouter aussi que les insectes sont plus indispensables encore à l'existence des fleurs, que si les insectes se sont modifiés pour s'adapter de façon à pouvoir s'emparer du nectar et du pollen, les fleurs à leur tour doivent tout, formes, couleurs, parfum et même nectar à l'intervention de leurs auxiliaires ailés.

Ces couleurs brillantes, la forme, les lignes et la disposition de la corolle, dus à la sélection inconsciente opérée par les insectes, le parfum agréable guident les visiteurs à la recherche du nectar jusqu'à l'endroit convenable, et certaines, dont l'aristoloche est un type, possèdent des appareils curieux tendant à retenir les visiteurs afin d'assurer plus sûrement leur fécondation.

Parmi les fleurs, celles qui, par leur grandeur, leur brillant coloris, leur parfum et la quantité de nectar qu'elles distillent, attirent le plus les insectes, l'emportent dans la grande lutte pour l'existence, ce qui les rend plus aptes que les autres à perpétuer leur espèce.

Fleurs et insectes ont réciproquement réagi les uns sur les autres, ce qui a provoqué des modifications chez les premières comme chez les seconds, aussi, lorsqu'on étudie la chose de près, l'harmonie qui existe entre ces deux mondes cause notre étonnement et notre admiration. Les fleurs vivent des visites des abeilles et les abeilles vivent des visites qu'elles font aux fleurs. Aucun autre insecte n'a comme elles ni autant qu'elles, sa vie si étroitement liée à celle de la fleur. C'est aux abeilles, aux visites qu'elles rendent aux fleurs que nous devons la beauté de nos jardins, la variété de nos champs, la saveur des fruits que nous récoltons. C'est à elles que les plantes doivent leur existence, c'est pour elles que coulent les fleuves de nectar et que mûrissent les masses de pollen. C'est grâce à elles encore que les plantes évitent l'étiollement et pour elles seulement qu'elles se parent des plus beaux coloris. C'est grâce à la sélection opérée par les abeilles que les végétaux ont vu leurs qualités se développer à un degré si extraordinaire et si avantageux pour nous. La nécessité des visites des abeilles aux fleurs est si grande que si elles venaient à cesser, nous assisterions à la disparition graduelle des végétaux et des butineuses.

(A suivre.)



Réunion de la Société valaisanne en 1911 à Sembrancher.

SÉLECTION

M. A. Vibert, directeur du journal *l'Abeille du Rhône*, ayant lu la question soulevée par moi dans le n° 6 du *Bulletin*, s'est adressé à M. Witkowski, président de l'Association apicole lyonnaise et du Sud-Est, lequel répond par un très intéressant article qu'il ne serait pas commode de reproduire *in extenso*. Pour les lecteurs qui ne reçoivent pas *l'Abeille du Rhône*, je me contenterai de reproduire la partie qui répond directement à ma question.

« J'emploie un système qui me réussit assez bien et qui me fournit
» une grosse proportion d'abeilles de bonne race. *J'attends la fin de*
» *la saison, soit le 1^{er} août, pour faire le gros de l'élevage* ⁽¹⁾. J'en
» ai fait, l'an passé notamment, jusqu'en octobre avec succès. En
» effet, à partir du mois d'août, généralement, il n'y a plus guère de
» bourdons dans les ruches. Mais une ou deux de celles-ci, choisies
» spécialement et qu'on nourrit assez abondamment *chaque jour*,
» garderont soigneusement les leurs.

» Le revers de la médaille est qu'à cette époque, la fécondation est
» loin d'être aussi commode qu'en juin : les jours sont plus courts,
» moins chauds, le temps est plus souvent moins favorable aux
» sorties, etc., etc. Quoi qu'il en soit, j'ai remarqué que j'avais une
» proportion d'hybrides infiniment plus petite à cette époque qu'au
» mois de juin. »

Voilà peut-être la meilleure solution d'un problème que je commençais à croire insoluble.

Le Touveh (Isère), le 13 août 1912.

Aug. CORDEY.

COMMENT COMBLER LES VIDES

En fait de souvenirs d'inspection de loque, il me reste celui d'une journée à trois surprises plutôt pénibles.

C'était à propos de l'arrivée dans un véritable village apicole presque abandonné. Au geste de découragement esquissé en présence d'une pareille besogne, le brave propriétaire me dit : « Oh ! ne vous faites pas trop de souci, ce sera vite fait, il n'en reste que sept d'habitées ». Et la même scène se répéta deux fois pendant la journée dans une localité où l'on comptait jadis 300 colonies. Le nombre était réduit à 70. Quelle chute, quel découragement !

Mettez-vous à la place de ces apiculteurs qui voient les locataires disparaître sans espoir de les remplacer.

(1) C'est moi qui souligne. A. C.

« Nous avons essayé de l'essaimage artificiel, disaient-ils, mais cela n'a pas toujours réussi. Le climat rude de la région fait souvent mourir la mère et la fille. »

Et c'est ce raisonnement qui m'a suggéré « l'idée de parler des services précieux de la ruche en paille à l'assemblée de Lucens en 1911, et depuis dans le *Bulletin* sous la rubrique Fécondité des reines. »

Maintenant, cher lecteur, que me voilà rentré un peu traîtreusement dans le sujet, pardonnez-moi ce petit détour et veuillez m'accorder encore quelque attention.

Tout d'abord, j'étais bien déterminé à clore une discussion qui risquait de devenir personnelle et par conséquent inutile, mais j'ai reçu à ce sujet une bordée de témoignages qui peuvent se classer comme suit :

Les plus nombreux se solidarisent carrément avec mon idée. Je me permets d'en citer quelques-uns :

M. Vagnière, ancien instituteur, Cheseaux : « Je me tiens toujours quelques ruches de paille pour avoir des essaims. »

M. Louis Gallay, Mont : « J'aurais dû en acheter beaucoup plus afin de regarnir le rucher au lieu de diviser mes bonnes colonies. »

M. Montet, Ballens : « Le premier essaim de l'année sorti d'une ruche en paille m'a rempli 12 cadres et donné en outre une superbe hausse. »

M. Bassins, possesseur de plus de 100 ruches, Marchissy : « Le secret de l'apiculture est la jeunesse des reines. La ponte de ces dernières est naturellement limitée dans la ruche circulaire, mais donnez-lui 12 cadres et la jeune dame enfantera comme une folle. »

Etc., etc.

Je passe sur dix autres témoignages.

Quelques personnes m'avouent qu'elles ont acheté des ruches vides pour y loger des essaims et essayer le système préconisé, mais se demandent maintenant si elles ont bien fait.

Je récapitule et conclus. M. Læsser me cite l'opinion contraire d'un collègue ; lui-même avoue qu'il ne l'a pas expérimenté. Il y a vingt-cinq ans que je ramasse des essaims provenant surtout de six ruches en paille ; ils m'ont procuré soit de beaux écus, soit de belles colonies. Ceux que l'on me reproche d'avoir acheté de droite et de gauche sont au nombre de trois, tous de miséreux destinés à être étouffés. En le faisant, j'ai suivi le cri du cœur et le conseil du vénéré maître Bertrand dans son livre.

Dernièrement, j'ai eu la visite de huit collègues instituteurs et apiculteurs du district de Nyon, où l'abeille est vénérée comme une sainte. Ils ont examiné les 13 ruches de Bugnax provenant de ces

minuscules colonies achetées pour 5 fr. en 1910. Toutes présentaient une ponte magnifique ; leurs critiques ont porté seulement sur les couvertures posées un peu à la diable. (Leur rentrée à domicile l'était bien davantage ! !) Aucun d'eux n'aurait pu dire quels étaient les trois essaims sur cinq provenant de ruche en paille.

Et maintenant, ami lecteur, si tu ne te sens pas heureux avec l'essaimage artificiel, loge quelques ruches de paille sur les tablettes supérieures où cela ne prend pas de place, sirote-les légèrement en août et septembre, puis en mars ou avril, et tu auras toujours tes maisonnettes habitées, voire même les caissettes chocolat Kohler, chicorée aux bonnes femmes, réquisitionnées au magasin pour réduire les jeunes souveraines de deuxième et troisième édition.

Mont s/Rolle, 13 août.

H. BERGER.

LES ABEILLES DANS LA LÉGENDE

Leur importation en Irlande au VII^e siècle.

Par M^{me} LUCIE DENNLER.

Sur la côte ouest de l'Angleterre s'élevait, au VII^e siècle, un monastère fondé par St-David, qui en était à la fois le supérieur et l'évêque. Parmi les moines se trouvait un vieillard nommé Modonnok. Tout jeune, il avait renoncé au monde pour se retirer au couvent. Se mettant bravement à l'œuvre, il ne s'était pas seulement voué aux prières et aux psalmodies religieuses, mais il avait sacrifié toutes ses forces physiques aux travaux agricoles et manuels du monastère ; aussi avait-il contribué pour une large part au bien-être de ses confrères et à la prospérité générale du couvent.

Un jour, il avait découvert dans le creux d'un arbre une colonie d'abeilles. Aussitôt il se mit à étudier ces insectes et, après de longues et minutieuses observations, il reconnut leurs qualités précieuses et constata que le nectar qu'elles butinaient pourrait devenir une source bienfaisante pour l'humanité. Non seulement il trouva au miel un goût délicieux, mais il constata qu'il possédait des propriétés très efficaces. Avec persévérance et zèle, il multiplia les ruches, creusant avec l'aide d'un jeune moine, son disciple Cuthbert, des troncs d'arbres, qu'ils alignèrent dans la forêt adjacente au couvent, et quand vint l'époque des essaims, ils augmentèrent le nombre des colonies.

Bientôt, le miel du bon vieux frère Modonnok eut une grande célébrité ; de près et de loin, pauvres et malades vinrent en pèlerinage tremper leurs lèvres brûlantes à la source bénie du miel des abeilles

C'est ainsi que, toujours actif, passionné surtout pour ses abeilles, le digne moine avait vu sa longue barbe et ses cheveux blanchir, et sa

haute stature se courber à la tâche. Il comptait mourir dans son cloître et dormir du repos éternel sous les arbres séculaires qui l'entouraient. Sur sa tombe, rêvait-il souvent, ses chères avettes viendraient butiner les fleurs, et leur bourdonnement bercerait son doux sommeil. Hélas ! son espoir devait être déçu, car un jour son supérieur le fit venir auprès de lui et lui annonça brusquement que par ordre suprême il devait renoncer à tout ce qui lui était cher jusqu'ici, pour s'embarquer dans peu de jours pour l'Irlande et entrer au monastère de K., nouvellement fondé, où il devait, avec sa longue expérience, aider à défricher le sol et à le rendre productif.

Le pauvre frère Modonnok fut près de défaillir en apprenant cette nouvelle. Un coup de foudre ne l'eût pas plus atterré, mais, fidèle à ses vœux de renoncement, il courba sa vénérable tête et se retira en balbutiant : « Ainsi soit-il ! »

Le soir, cependant, ployé sous la douleur, il s'agenouilla dans sa cellule et des soupirs s'échappèrent de sa poitrine. Son cœur, habitué à toute épreuve, se révolta encore une fois. « L'homme » aurait voulu réagir contre un ordre si cruel. L'arracher impitoyablement de son monastère et du milieu de ses confrères, mais surtout l'arracher à ses abeilles — car c'étaient elles qu'il aimait le plus — lui semblait presque au-dessus de ses forces. Il avait trouvé, dans les soins qu'il prodiguait à ses ruches, une source de bonheur terrestre. Toute la tendresse de son cœur refoulée par sa vie austère, s'était de nouveau frayé un passage ; elle avait brisé les entraves et s'était déversée sur ses avettes. C'est avec amour qu'il les avait manipulées, usant de prudence, d'égards minutieux, presque tendres, pour leur prendre le miel, avec lequel il avait fait tant de bien à l'humanité souffrante.

Et maintenant?... rien... le bannissement sur une terre irlandaise, dans un pays de disette, où l'abeille était ignorée, dans un sombre monastère où tout lui serait étranger. A son âge!... Un octogénaire !

Deux jours après, le frère Modonnok s'inclinait une dernière fois devant son supérieur, prenait congé de ses frères et mettait le pied dans la barque à voiles qui devait le conduire aux côtes d'Irlande.

Avec son disciple Cuthbert, il avait encore une fois contemplé ses colonies d'abeilles et les avait recommandées aux soins intelligents du jeune moine. Une larme furtive avait glissé de ses yeux dans sa barbe blanche, larme qu'il avait essayé, en vain, de refouler.

Le soleil brillait de tout son éclat. Les voiles blanches flottaient légèrement, semblables à deux ailes géantes, contre un ciel d'azur ; les vagues argentées venaient se briser en cadence contre les rochers de la falaise, que dominait le monastère ; elles les éclaboussaient d'une écume fine et verdâtre. Le vieux marin et son petit mousse attendaient Modonnok.

Il parut enfin, et d'un pied ferme s'installa dans l'embarcation. Un coup de rame et l'esquif allait gagner la pleine mer !...

Soudain, un bourdonnement lointain, puis toujours plus proche, tira le pauvre vieillard exilé de sa rêverie ! Un bruit familier, un bruit qui, pour lui, ressemblait à une musique harmonieuse et céleste résonna à ses oreilles. Il ne savait qu'en penser. Saisi d'étonnement, plongé dans une vraie extase, il se vit soudainement enveloppé de millions d'abeilles. La voûte bleue limpide du ciel avait disparu derrière un voile doré et brillant ; des frémissements d'ailes, des bruissements toujours plus proches, envahissaient l'atmosphère tout autour de lui.

Bientôt les voiles blanches prirent une couleur ambrée et illuminée d'un soleil radieux ; semblables à un tissu d'or en feu. Épaissies par la masse d'abeilles frémissantes qui les recouvraient, elles résistaient à la brise maritime et entouraient le frère Modonnok d'une espèce de gigantesque manteau royal ! Sur sa tête, dans ses cheveux, dans sa barbe même, sur toute sa personne, le même tissu d'or embrasé et tout ce phénomène produit par un monde vivant d'abeilles, qui, fidèles à leur maître, dans un élan frénétique, par un instinct miraculeux, ne voulaient pas l'abandonner, mais le suivre sur l'île de l'Exil, sur le sol d'Irlande.

Revenant à lui de l'espèce de transe et d'hallucination où l'avait plongé ce miracle inattendu, imbu du sentiment du devoir et de l'abnégation, le vénéré frère fit revenir la barque au rivage et, mettant pied sur la falaise, secoua avec énergie les abeilles qui l'enveloppaient et reprit le chemin du monastère, pour faire rentrer ce peuple ailé dans ses ruches. Peine inutile... Trois fois, il retourna dans sa barque, trois fois les avettes enivrées d'amour et de fidélité pour leur maître le suivirent et offrirent aux yeux de tous les frères du couvent et de leur supérieur, accourus sur la rive, le spectacle unique et grandiose d'une barque entourée d'un peuple ailé, ruisselant d'or, sous un soleil éblouissant, sur une mer calme et limpide, sous une voûte d'un bleu céleste !...

Quand on reconnut à l'unanimité qu'aucune puissance ne pouvait retenir les abeilles en Angleterre, le supérieur résigné fit un grand signe de croix et la barque s'éloigna, voguant vers la côte d'Irlande...

Après une paisible traversée, bercé par le bruissement familier et mélodieux de ses abeilles bien-aimées, le frère Modonnok débarqua au pied du monastère irlandais, situé sur la côte. Une députation de moines l'attendait.

A la vue de Modonnok drapé de son manteau d'or, formé par les multiples ailes d'abeilles, les moines irlandais restèrent saisis de stupeur ! Jamais spectacle aussi unique et grandiose ne s'était offert à eux !

La légende ne dit pas comment le frère Modonnok parvint à franchir

le seuil du nouveau monastère, comment il abrita ses abeilles le premier soir en Irlande. Il faut croire que là encore une puissance miraculeuse lui vint en aide.

Le fait est que les abeilles s'établirent bel et bien au monastère et qu'elles devinrent, sous les soins de Modonnok, une source bienfaisante pour les pauvres moines irlandais et pour la population affamée de ce pays si peu fertile.

Modonnok fut bientôt populaire et vénéré dans son pays d'adoption. En Irlande aussi, les pauvres et les malades arrivèrent de près et de loin pour chercher la guérison par le miel, et le vieillard eut la douce satisfaction de continuer son œuvre philanthropique.

Son cœur, resté jeune, put encore pendant quelques belles années déverser sa tendresse sur ses chères abeilles. L'exil lui parut moins cruel. Et quand le soir de sa vie le surprit, il put s'endormir en paix, car il laissait derrière lui une œuvre immortelle, une bénédiction pour toute l'Irlande.

Sur sa tombe, ajoute la légende, la flore apicole germa et poussa toute seule, comme par miracle.

Chaque jour les abeilles y butinaient le doux nectar. Modonnok entendait-il le bourdonnement mélodieux de ses abeilles bien-aimées ?

Longtemps son tombeau fut un lieu de pèlerinage. Des centaines de fervents s'y agenouillèrent pieusement, bénissant la mémoire de celui qui, par l'introduction de l'abeille dans leur pays encore si stérile au VII^e siècle, avait apporté un aliment aux populations souvent en proie à la disette, et un médicament aux pauvres malades, qui trouvèrent désormais dans le miel un soulagement à leurs souffrances.

Mutzig, le 5 mars 1912.

CHRONIQUE GÉNÉRALE

Chez nos confédérés.

Le numéro de septembre de la *Schweizerische Bienen-Zeitung* publie les comptes de la Société suisse des amis des abeilles pour l'année 1911. Nous y relevons les chiffres suivants :

Les recettes, y compris le solde actif de 16,634 fr. 37 au 1^{er} janvier 1911, se sont élevées à la somme de 60,808 fr. 37 et les dépenses à 38,628 fr. 29. Le solde en caisse au 31 décembre était donc de 22,180 fr. 08. La fortune de la société s'élève à 34,179 fr. 58, soit une augmentation de 5599 fr. 76 sur 1910.

La caisse d'assurance contre la loque solde par un déficit de 78 fr. 52 avec 5522 francs aux recettes et 5600 fr. 70 aux dépenses. Cette caisse a payé 4206 fr. 70 d'indemnités pour 86 cas de loque. On sait que la contribution pour l'assurance est de 5 centimes par ruche annuellement.

Pour protéger les abeilles.

Dans tout le plateau central français et en particulier dans le Limousin, les marchands de cire procèdent encore à la récolte des ruches par l'étouffage : les colonies sont asphyxiées au moyen du soufre ou noyées. Cette pratique n'est pas seulement barbare ; elle est en outre contraire aux intérêts des apiculteurs, puisque ce ne sont que les meilleures ruches qui sont ainsi détruites. C'est, comme on l'a dit, la sélection à rebours.

La société d'apiculture le « Rucher limousin » entreprend une campagne afin d'obtenir si possible des mesures légales mettant fin à cette destruction inintelligente et cruelle des abeilles. Espérons que tous les apiculteurs de France se joindront au mouvement.

Cires fraudées de l'Indo-Chine.

On sait que l'Indo-Chine et le Tonkin exportent une quantité assez considérable de cire. Or les indigènes falsifient cette cire sur une grande échelle, dit le *Courrier de Haïphong* du 1^{er} août. Ils mélangent, paraît-il, des matières étrangères, notamment de la cire végétale extraite des graines du cay-soi.

Ensuite d'une plainte des commerçants exportateurs, le gouverneur général vient de prendre des mesures dans le but de faire cesser si possible ces pratiques frauduleuses.

Les abeilles et la police.

Un agent de police de Cropsal, près de Nancy, poursuivait un homme qu'il devait arrêter. Ce dernier se réfugia au milieu d'un rucher. L'agent ayant voulu le suivre fut assailli par une nuée d'abeilles qui le piquèrent au point qu'il en mourut quelques heures après.

Analyse de la cire.

Voici, d'après la *Pratique pharmaceutique*, de Vienne, quels sont les caractères physiques de la cire pure :

Poids spécifique à 15° C.	0,963-0,970
Poids spécifique à 98-100° C.	0,818-0,822
Point de fusion	63-64° C.

J. M.

NOUVELLES DES RUCHERS

M. H. Gay, Bramois, 7 août. — Quand le 6 juillet dernier je vous ai envoyé les pesées de juin, je vous disais, me basant sur le résultat de plus de vingt ans, que pour la plaine du Valais la récolte était terminée ; je me suis heureusement trompé car, contre toute attente, c'est précisément depuis cette date que la bascule s'est dérouillée et a

monté sérieusement. Au commencement de juillet, les premières hausses étaient presque vides et si alors j'ai placé les secondes, c'était plus pour donner de la place aux fortes populations et pour la conservation des rayons qu'en vue de la récolte ; bien m'en a pris puisque depuis lors les unes et les autres se sont remplies ou à peu près. A la montagne, ce sont pour beaucoup de ruches les troisièmes hausses qui sont en train de se remplir.

En plaine comme en montagne la récolte de mes croisées est sensiblement supérieure à celle des noires pures.

M. F. Berthouzoz, à Premploz (Conthey), 880 m., 8 août. — Ici le mois de juin a très peu donné. Par contre juillet fut plus généreux que d'ordinaire. La récolte a varié de une à deux hausses par ruche D., les plus fortes ayant généralement essaimé. Un essaim du 25 avril a ouvert le cortège et dès lors, jusqu'au 24 juillet, sur vingt ruches, j'ai eu vingt-quatre essaims, dont trois ont pris la clé des champs ! Les insensés ne se doutaient pas du bon sirop qui les attendait le soir de la mise en ruche ! Mais la liberté est une si douce chose !...

Fait particulier à noter : Une ruche qui avait donné trois essaims, les 25 avril, 4 mai et 10 mai, en a produit un quatrième le 24 juillet. Ce premier essaim du 25 avril en a fourni à son tour deux, les 20 et 25 juin. Six essaims naturels issus d'une seule colonie en trois mois, voilà un exemple de fécondité assez rare dans nos régions.

M. Berger, Mont-sur-Rolle, 13 août. — J'ai fait hier une immense tournée au pied du Jura pour acheter le miel noir en lieu et place d'un grand marchand et partout on m'a parlé de cette discussion « fécondité des reines ». Je puis dire qu'il y a unanimité de vues à ce sujet. Il y a, à Gimel, 200 ruches vides ; tout cela va se garnir avec les essaims de ruches en paniers. Je ferais une concession. Les colonies provenant de là auront plus la tendance à essaimer de nouveau, c'est là l'ennui, mais en calant partout on peut éviter cette fièvre, mais quant à une fécondité limitée, au contraire, qui dit portée à l'essaimage dit portée à pondre.

Cette question a une importance très grande car le problème du remplacement des mortes a toujours été au premier rang.

M. L. Gaillard, Nerbier, Bagnes, le 29 août. — Le rendement moyen de mes ruches a été amplement 20 kilos ; il résulte d'une inspection minutieuse que je viens de faire dans le corps de plusieurs ruches que je pourrais encore prélever quelque chose tout en laissant de larges provisions pour l'hivernage.

Figé, mon miel est plutôt blanc que jaune, et la couleur de celui de cette année ne diffère guère de celui des autres années, bien que récolté un peu plus tard.

Cette blancheur, qui m'a plusieurs fois valu de la part de personnes ignorantes le soupçon d'y avoir ajouté de la farine, est due certainement au fait, du moins en grande partie, qu'il y a beaucoup d'esparcette dans les vastes prairies naturelles de la région.

Cette année, mes ruches, en général, ont été plus lentes à se développer et sont restées moins fortes que d'habitude. Je crois qu'il faut attribuer cela à la grande sécheresse de l'été 1911, qui eut pour effet de faire arrêter la ponte de bonne heure, les abeilles n'ayant plus rien trouvé à butiner dès le 15 juillet déjà.

Malgré cela, les fleurs ayant beaucoup donné et plus tard que d'habitude, mes ruches, bien que pas très populeuses, parvinrent à faire beaucoup plus que je n'en avais attendu.

Sur vingt-six ruches que j'avais au printemps, huit me donnèrent plus d'un essaim chacune. Il en sortit un jour plusieurs à la fois qui, se réunissant eux-mêmes en un seul groupe, me formèrent une formidable colonie de butineuses. Cette nouvelle ruche tout en ayant été mise à contribution pour la formation d'un essaim artificiel tiré de l'une de celles qui venaient d'essaimer, m'a donné une hausse bondée de miel. Autant la réunion fortuite de ces essaims m'avait contrarié, autant j'en fus satisfait par la suite.

J'évalue à 30 % le nombre des essaims dont plusieurs ont été rendus à leurs souches.

Mon rucher est situé à 1400 mètres d'altitude. Malgré qu'il soit bien près du ciel, il n'a pas été exempt de la loque. Voici bientôt seize ans que ce terrible fléau y a fait sa visite et je n'en suis pas encore entièrement débarrassé aujourd'hui. Chaque printemps, sur 28 à 30 colonies, il y en a 4 à 5 qui sont malades. Si je n'avais pas beaucoup travaillé, peiné, il ne m'en resterait pas une seule. Dans le fond de la vallée plusieurs beaux ruchers ont été totalement détruits par la maladie, et plus d'un apiculteur, ennuyé, déconcerté, a renoncé au métier pour toujours.

M. Stahlé, Coffrane, 2 septembre. — Le seul fait digne de remarque c'est que j'ai ramassé un essaim le 4 du mois dernier. Quant au reste, diminution sur toute la ligne, pluie tous les jours, vent violent parfois, joran très souvent. Le mois d'août 1912 sera célèbre par son mauvais caractère.

M. Burnand, Premier, 3 septembre. — Récolte nulle. Toutefois les ruches ayant conservé quelques provisions ont continué la ponte jusqu'à maintenant 4 septembre. La plupart des colonies auront besoin de nourriture ; un certain nombre sont dès à présent complètement à sec. On trouve beaucoup d'orphelines suite d'essaimage.

M. Mayor, Novalles, 3 septembre. — Ma ruche sur balance est

en dessous de la moyenne. La reine a été tuée le 15 juillet ; une reine de remplacement mise un jour trop tard n'a pas été acceptée et cette ruche a élevé une reine. Cette reine est éclos le 2 août et n'a commencé de pondre que le vendredi 30 août ; elle est donc restée vingt-huit jours depuis sa naissance à sa première ponte et cela quoique la ruche ait été abondamment pourvue de bourdons au commencement d'août.

Ce n'est qu'après huit jours de nourrissage stimulant que j'ai pu voir les premiers œufs, et je suppose que si je n'avais pas stimulé cette reine, qui est belle et bien conformée, elle serait restée jusqu'au printemps avant de commencer sa ponte. Qu'en dites-vous ?

C'est évidemment le résultat du triste mois d'août que nous venons de passer, et ce cas est plutôt rare, étant donné la date à laquelle cette ruche a changé sa reine.

J'ai cependant vu, il y a quelques années, une ruche qui, visitée plusieurs fois en août et septembre, avait toujours été annotée comme orpheline, se trouver avec une belle jeune reine au printemps suivant.

M. Dulex, Panex sur Ollon, 10 septembre. — Pas une journée d'augmentation, trop de pluie et très variable.

Ma récolte est terminée ; la première semaine de septembre j'ai récolté sur 7 ruches 250 kg. ; pour la moyenne du rucher il faut tenir en compte les mères et les essaims au nombre de 6, au total 13.

Les provisions d'hiver sont bonnes, même très bonnes ; mères et essaims sont bien approvisionnés, mais par prudence je mettrai ici et là un cadre dont j'ai une bonne réserve.

Du couvain, il y en a encore de belles plaques, mais il va en diminuant et je pense qu'à la fin du mois ce sera joliment fini si la température se maintient toujours aussi fraîche.

Je suis content du produit de mon rucher, mères et essaims vont bien et le miel est de bonne qualité ; abondantes provisions d'hiver.

BIBLIOGRAPHIES

Vient de paraître :

Le miel et son usage, par M. Dennler, à Enzheim (Alsace). Dixième édition. Brochure de 16 pages. Prix 25 centimes ; 100 exemplaires 10 francs.

Ce petit ouvrage a déjà fait beaucoup pour vulgariser l'emploi du miel dans les ménages. Tous les apiculteurs devraient se le procurer pour le donner gratuitement à leurs amis et clients ; de cette manière, ils feraient la propagande la plus active pour leur produit et ils n'auraient plus à se plaindre de la mévente de leur miel. U. G.
